Caroline Tiné

Le roman de Balthazar

roman

Albin Michel

137

Le roman de Balthazar

804²
110332

1568094

Caroline Tiné

Le roman de Balthazar

ROMAN

467

Albin Michel

© Éditions Albin Michel S.A., 1993
22 rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-06537-7



A Sébastien et Julien

« Toi, il faut que tu saches danser d'une façon si belle, avoir des gestes si purs afin d'apparaître précieux et rare, ainsi, quand tu te prépareras à faire le saut périlleux le public s'inquiétera, s'indignera presque qu'un être si gracieux risque la mort. Mais tu réussis le saut et reviens sur le fil, alors les spectateurs t'acclament car ton adresse vient de préserver d'une mort impudique un très précieux danseur. »

Le Funambule, Jean GENET.

L'ENFANCE

BALTHAZAR s'était endormi sur le canapé de son enfance. Il avait perdu l'habitude de se coucher dans un lit le jour où, se glissant entre ses draps, il s'était senti partir. Il avait eu peur de la mort. Depuis, chaque soir, il attendait que le jour se lève, allongé sur son canapé, fumant des cigarettes brunes et buvant de l'alcool fort. Cela l'avait rendu quasiment immobile. A force d'attendre, il était devenu inactif, or tout engrenage comporte un risque. Avant cette peur des lits, Balthazar était un personnage remuant. Qui déménageait la nuit. Changeait les meubles de place, rangeait les placards, faisait la vaisselle, rédigeait des chèques, ou des listes. Il était incapable de s'asseoir et d'ouvrir un livre, par exemple. Le canapé ne l'avait pas poussé à la lecture. Les yeux fixés sur la fenêtre, noyés dans des volutes parfumées aux effluves de gnôle, il portait son regard au-delà du visible, dans l'espoir d'un événement libérateur. Nul n'aurait

pu savoir lequel. Le monde de Balthazar était impartageable. Sauf peut-être avec les mystères qu'il créait pour s'entourer – ou s'isoler – et qui lui tenaient lieu de compagnons, les seuls avec lesquels il entretenait des discussions suivies. Balthazar était un peu fou. Mais tout le monde l'aimait. Car il avait le cœur pur.

En une nuit, Balthazar avait attrapé la peur, comme d'autres contractent une maladie infectieuse. Pas une peur banale, une panique froide, annoncée par un écho au son mat, une voix lointaine et blanche, qui, se rapprochant, se mua en matière, d'abord invisible, puis solide, enfin collante. Une sensation de rapacité doublée d'étouffement, comparable à celle que l'on éprouve à l'approche d'une crise d'asthme, l'avait enveloppé comme un nimbe. En quelques minutes, il s'était retrouvé lové dans un étau d'ouate tiède, dont la chaleur était maintenue grâce au halo à peine perceptible d'une lumière diffuse qui atténuait les angles autour de lui et le poussa à retenir son souffle. Alors qu'il était sur le point de céder à l'asphyxie, lente mais pernicieuse, l'instinct de conservation, ou fut-ce l'habitude de ne jamais s'abandonner ni à lui-même ni aux autres, dirigea son pied vers la terre. La sensation disparut. Ou plutôt s'estompa. Mais le mal était fait : Balthazar ne connut plus jamais la paix. C'est une image

concrète de la peur, et non une sensation éprouvée en rêve, qui resta gravée dans sa mémoire.

Ainsi vont les hasards de la vie et des rêves. Un vertige chimérique, une simple perception, devint la compagne forcée de Balthazar. A vingt-huit ans, lui qui avait toujours refusé la facilité de la vie en couple, se retrouva nanti de la plus ingrate des femelles, pris au piège de sa propre vigilance. D'abord ombre lointaine, présence abstraite, elle devint gêne, embryon de canine planté dans son âme. Puis elle prit la consistance visqueuse et tenace de la glu. Pendue à son dos, accrochée à ses talons, transparente et tentaculaire, elle fixa ses ventouses contre les papilles du derme, d'un seul tenant, le forçant à ployer le cou, taraudant sa démarche. On ne peut pas dire qu'elle pesait lourd, c'était bien pire, elle était aussi légère qu'une couverture de survie, mais elle en possédait aussi le pouvoir d'isolation.

Du jour où la glu se colla à son dos, Balthazar ne souffrit plus du froid ou du chaud. Paradoxalement commença pour lui l'expérience de la solitude, dans le sens où il se sentit seul de son espèce, alors que, du temps où il vivait seul, sans glu, il s'imaginait grain de sable faisant partie de l'espèce.

Le matin qui suivit cette nuit, Balthazar s'énerva, tempêta, inventa, tel un charretier, des bordées d'injures spécialement destinées à l'intruse, née d'une

peur dans la nuit. Armé d'une pelle, d'un râteau, d'une pioche et même d'une faux qu'il avait appris à manier avec délicatesse depuis qu'il travaillait aux champs, il sauta d'un pied sur l'autre, piétina le sol comme un danseur espagnol, secouant les jambes de son pantalon, essayant de les débarrasser d'une boue imaginaire. Rien n'y fit. La glu restait, sangsue perfide et arrogante, regardant ailleurs de temps à autre, mais collée, opiniâtre, à la peau et aux chevilles de son géniteur.

Ludo Doux Dingue, qui passait par là pour aller traire les vaches de l'autre côté du château, le regarda comme s'il pensait, derrière son front bombé, que, décidément, Balthazar avait la tête à l'envers. La vie, parfois, est un immense malentendu.

Balthazar n'était pas un débutant dans la vie, ce qui n'a rien à voir avec l'âge. Dès sa naissance, doté d'une mère cantatrice et d'un père joueur de cartes professionnel, il avait été entraîné aux jeux de bascule, aux douches écossaises et aux caprices du sort. Il y a longtemps que l'idée de justice était sortie de ses rêves, et, s'il avait un jour siffloté avec insouciance, cela remontait à des temps antédiluviens, bien avant l'épisode de la glu. Balthazar faisait rarement allusion à son passé. D'ailleurs, il parlait peu. Il avait fait de grands voyages, la plupart en imagination, mais le résultat est le

même, pensait-il, et décrété qu'au bout du compte, mieux vaut mener sa barque à vue, au jour le jour. Sans projet particulier. Balthazar ne cherchait pas à convaincre les foules, il se fabriqua sa propre histoire, en dehors des mythes et des conventions. N'étant intéressé ni par la possession ni par la reproduction et surtout pas par un idéal commun, il avait choisi de vivre en marge de la société, en suivant ses propres codes. C'était un marcheur en quête d'errance.

Qui partit un jour à la recherche de son enfance.
Car nul ne peut changer l'enfance.

Il était arrivé là un début d'après-midi. Un an avant la glu. Poussé par une canne, qu'il manipulait à la fois comme une boussole et une débroussailleuse. En homme habitué à écarter les mauvaises herbes sur son chemin, droit devant lui. *Éviter les détours chaque fois que c'est possible, ne pas se compliquer la vie, avoir conscience que le fait d'avancer est un luxe, survivre, développer son courage, once après once.* Les angles de son visage, excessivement mince, étaient mangés par un enchevêtrement de barbe, de cheveux et de favoris. Cette apparition délabrée dégageait un mystère, elle était auréolée d'une tête d'ancien enfant. En plissant les yeux, comme à travers le viseur d'une caméra, on pouvait repérer l'empreinte de l'ovale pâle et rose d'un blondinet classique, qui aurait subi une série progressive de transformations jusqu'à prendre l'aspect final d'une photo agrandie et grimée plutôt que celui d'une grande personne. Certains visages

ne sont pas faits pour devenir adultes. La barbe était claire, rare, atone, filasse, parsemée, à y regarder de plus près, de quelques poils blancs, poussés dru, tels des fils de nylon, de ceux qu'on utilise pour la pêche. La chevelure relevait de l'épouvantail. Longue et fine, informe, terne, tombant droit depuis le centre du crâne, en mèches collées qui se frayaient un chenal, du front jusqu'au milieu des joues, comme des larmes. La peau était grise, de crasse. Et aussi d'usure. Un poids obscur, puisant son origine, ne pouvait-on s'empêcher de penser, dans la confrérie des vieux enfants, écrasait la silhouette de haut en bas, et en travers.

L'homme avançait péniblement, gêné par une épaule droite plus haute et plus saillante que la gauche, penché sur la canne qu'il plantait dans la terre avec vigueur après chaque pas, démarche qui le raccourcissait de plusieurs centimètres. Si tant est qu'il eût pu se redresser, il aurait mesuré au bas mot un mètre quatre-vingt-huit. Il prenait appui sur un bâton de bois, maculé de boue, dont on devinait la texture lisse et travaillée. Il ne s'agissait pas d'un bâton ordinaire, l'extrémité inférieure se terminait par une pointe en acier, non par un bout plat. Quant à la partie supérieure, c'était un pommeau de cuir en forme de T dont il enfermait le centre dans sa main droite, pour compenser le déséquilibre dû à l'épaule symétrique, démise ou malformée. Au blanchiment des jointures sur le

dessus du poing, on devinait l'effort qu'il était obligé de fournir pour prendre appui avant de s'élancer de l'avant. *Serrer les mâchoires. Arriver jusqu'au château. Tenir l'épaule en l'air. La douleur fait progresser, affirmaient les jésuites. Ne pas ricaner. Avoir de la volonté. Volonté de merde.* Le voyageur regardait le sol, chassant de la pointe de sa canne les cailloux qui bordaient la route goudronnée, jaugeant du bout de ses chaussures montantes la déclivité du terrain. Il avait quitté le chemin vicinal qui débouchait sur la départementale, les éléments se faisaient plus hostiles, plus compacts sous les pieds, plus glissants pour la canne, plus traîtres à cause de la pente douce. Le voyageur, assurément, n'était pas homme à admirer la nature; il marchait sans lever le nez. Il fit une pause, essuya son visage de la manche de sa veste. Une veste en toile, souple, dont la couleur avait disparu, qui avait dû être claire, une sorte de saharienne, déchirée à la hauteur de l'épaule abîmée et le long du bras jusqu'au coude, une veste qui pendait du côté gauche, épousant la tournure de la silhouette décalée, qui penchait dangereusement vers la route. *Dérisoire, l'équilibre. Question de style. Contracter le plexus vers l'arrière lorsque s'annonce la chute. Ne pas se laisser surprendre. Trouver sa place dans le vide. Avaler le terrain. Deux enjambées égalent un mètre.* Il extirpa de sa poche un vieux tissu froissé, qui se révéla être une espèce de béret

mou à large bord, de teinte neutre lui aussi, qu'il enfonça sur son crâne, sans repousser ses cheveux. Vision diabolique que ce marcheur solitaire aveuglé par un rideau de mèches, tâtonnant du pied avant de se propulser de l'avant, tout en essayant de ne pas perdre de hauteur. Ses genoux menaçaient de plier? Il se livrait à des contorsions d'équilibriste, chassant en direction du ciel, de sa main libre, le poids qui le submergeait. Le pantalon qui avait dû être kaki flottait autour de jambes très longues, pas plus épaisses que des échasses, et disparaissait à mi-mollet dans les rangers en grosse toile usée, serrés par une double boucle surmontant les lacets.

Tel apparut Balthazar : escogriffe dégingandé, sorte de Job des champs, détruit et perclus de souffrance. Mais c'eût été mentir par omission que de s'arrêter à ce portrait. Quelque chose d'impalpable, enfoui profondément au-delà de l'apparence pitoyable, émanait du personnage, quelque chose de tout à fait subtil qui se situait entre l'élégance et la grâce. A observer Balthazar, on ne pouvait s'empêcher de penser à Dieu ou au diable.

On approchait de l'été. L'air sentait l'iode et les mirabelles presque mûres. Les blés n'étaient pas encore coupés. Et le soleil tapait dur.

LUDO Doux Dingue abaissa sa caméra. Il avait filmé la scène, depuis que Balthazar avait surgi dans le chemin qui montait du village. Il n'y avait pas de pellicule dans la caméra, mais, pour Ludo Doux Dingue, le plaisir était le même. Perché au sommet du gros chêne qui occupait le centre d'une clairière au bout du parc, un endroit baptisé « Solitude » il y a des années par les enfants du château, il s'entraînait à ses heures perdues au cinéma. L'arbre, plus haut que les autres, était un promontoire de choix pour dominer le monde et voir sans être vu. Un long mur de pierres entourait la propriété. De ce côté-là du bois, il bordait la route. Lorsque Balthazar arriva au niveau de la cachette de Ludo, à une dizaine de mètres en réalité, celui-ci actionna son zoom. Il avait déjà tenté l'expérience à plusieurs reprises mais, l'appareil n'étant pas assez puissant, le visage du voyageur restait flou. Au moment décisif, Balthazar coiffa son galure et dis-

parut derrière ses cheveux. Ludo jura, c'était sa nature, changea de branche et suivit l'étrange silhouette des yeux. Il était perplexe, ce qui ne lui ressemblait pas.

Ludo Doux Dingue faisait rarement l'effort de réfléchir. Non qu'il n'en éprouvât l'envie, il était incapable, la plupart du temps, de faire fonctionner son cerveau. Les simples d'esprit réservent des surprises. Là, le tic-tac de sa mémoire s'était mis en route : ce vagabond qui allait arriver au château d'un moment à l'autre avait réveillé en lui un déclic somnolent. Cette silhouette poussée trop vite, Ludo la connaissait, il aurait pu la dessiner en miniature, dans le moindre détail, de face, de dos, de profil, comme si le temps n'avait pas de prise sur l'évolution des hommes. Ludo Doux Dingue rachetait ses déficiences par une singulière capacité à archiver les souvenirs. S'il n'avait manqué la faculté d'interprétation à son expertise, il aurait été sacré officiellement intelligent. Mais on ne peut avoir tous les talents : une fois la personne ou l'objet repérés, ils étaient intégrés dans les neurones de son cerveau; malheureusement, Ludo Doux Dingue étant incapable du moindre rapport de cause à effet, leur donner un nom entrait dans le domaine de l'impossible. Sa mémoire était intérieure et inutile. Qui, en effet, se souciait de pensées impartageables? On avait tellement pris l'habitude de le voir comme une quantité négligeable, située

à la frontière entre l'animal et le travailleur de force, qu'il ne serait venu à l'idée de personne de sonder ses facultés particulières. Le lot qui distingue les uns des autres n'est pas toujours juste. Perdu dans ses réflexions personnelles vaguement mélancoliques, Ludo Doux Dingue fut repris d'un coup par la vie. Il se frappa la tête, puis le genou, gratta une allumette contre la semelle de sa chaussure, chercha en vain ses cigarettes et fit tomber sa caméra. Il jura et entreprit de descendre de son perchoir.

Ludo Doux Dingue avait tout du singe, les bras longs, les jambes courtes, les oreilles décollées, la mâchoire inférieure prognathe. Et il n'était pas plus haut qu'un garçonnet de dix ans. On avait cru, vu son étrangeté physique, qu'il disparaîtrait jeune. Or, à vingt-sept ans, il courait comme un lapin et ne semblait pas affecté par sa condition. Il passait beaucoup de son temps à siffloter, fredonner, parler tout seul, se taper le front puis éclater de rire, marmonner, marcher. Il arborait le plus souvent un sourire béat et ouvrait les bras grands en regardant le ciel. Personne n'aurait pu penser qu'il fût malheureux. Bizarrement, Ludo Doux Dingue était très obéissant. Quand on lui demandait quelque chose, il s'exécutait en hochant la tête, sans hésitation, prouvant ainsi qu'il comprenait tout. C'était peut-être la seule ombre à son tableau de bonheur.

Quelle conscience avait-il du degré d'atrophie de ses méninges?

Ludo aimait se rendre utile. Il réclamait sans cesse du travail à Mme McCartney, la fermière. A sa manière : dans une sorte de dialecte intime, fait de sons rauques et d'onomatopées suraiguës, qui n'avait pas grand-chose à voir avec le langage traditionnel. Mais il avait de l'oreille et savait choisir les mots des autres en fonction de leur sonorité; il les transposait alors dans sa propre musique. Si on se donnait la peine de l'écouter avec attention, on était frappé par la qualité mélodique de sa façon de s'exprimer. Il parlait comme une chanson. Avec un mélange de notes graves et de tonalités veloutées qui semblaient sortir de l'âme. Un langage à l'image du monde tel qu'il le percevait : enveloppé dans un nuage d'instinct, une douceur assourdie, préservée de la conscience du danger. Ludo Doux Dingue avait réduit les mystères de la vie à leur plus simple expression, il ne vivait que l'instant. Mais la nature humaine est sujette aux humeurs : cette capacité à l'insouciance ne suffisait pas à le mettre à l'abri de vagues de nostalgie qui lui tombaient dessus avec la soudaineté d'un typhon. Ces jours-là, il tournait en rond comme un ours dans une cage ou, assis, se balançait d'avant en arrière dans des mouvements rythmés par des râles gutturaux et lancinants qui résonnaient comme la complainte d'un enfant. Les jambes en tailleur, la